

LE THÉÂTRE ÉLISABÉTHAIN

Jacqueline Estenne

CONTEXTE HISTORIQUE

En 1558, Élisabeth I^{re}, fille de Henri VIII et de l'infortunée Anne Boleyn, quitte les geôles de la Tour de Londres où l'avait incarcérée sa demi-sœur, Marie Tudor, « Marie la Sanglante ». Elle a 25 ans. Elle va régner jusqu'en 1603. Si le legs dont hérite celle que l'on nommera « la Reine Vierge » est marqué au sceau de la violence et de la cruauté, la jeune souveraine, ambitieuse et fine diplomate, sait bien vite, en ce presque demi-siècle de pouvoir (1558-1603), rétablir un climat propice à l'épanouissement de la culture et des arts.

La grande période de production littéraire dite « élisabéthaine » est légèrement décalée par rapport à la durée précise du règne d'Élisabeth I^{re}. Elle débute autour de 1580 et se prolonge sous le règne de Jacques I^{er} (1603-1625). Néanmoins il est de tradition de conserver l'appellation « élisabéthaine » qui met l'accent sur la continuité littéraire même si la moitié des pièces de Shakespeare paraissent à la période jacobéenne.

LES GENRES LITTÉRAIRES À L'ÉPOQUE ÉLISABÉTHAINE

LA POÉSIE

À eux seuls, les noms de Sir Philip Sidney (1554-1586) et d'Edmund Spenser (1552 ?-1599) témoignent de la vivacité du genre poétique. Comme Ronsard et Du Bellay, ils fondent un « Aréopage » dont la mission est de défendre la poésie anglaise. Poète-gentilhomme, incarnation de l'idéal chevaleresque de la Renaissance, dans sa vie comme dans ses œuvres, Sidney, avec son recueil de sonnets *Astrophel et Stella* (1591), illustre une veine littéraire dont la vogue est populaire dans toute l'Europe. Spenser n'est pas en reste avec sa *Reine des Fées* (*The Faerie Queene*), poème épique inspiré de la légende arthurienne mais aussi de l'Arioste¹ et du Tasse². Cette œuvre de toute une vie demeurera inachevée et seuls les trois premiers volumes seront publiés en 1590. Allégorique* (elle se propose d'exalter les douze vertus), empreinte de merveilleux, elle a pour muse et secrète inspiratrice Élisabeth, reine d'Angleterre, à laquelle elle est dédiée.

1. Ludovico Ariosto, dit l'Arioste (1474-1533), poète italien célèbre pour le *Roland furieux* (*Orlando furioso*), long poème héroï-comique (c. 1502), synthèse du récit chevaleresque et du roman d'aventures.

2. Torquato Tasso, dit Le Tasse (1544-1595), poète italien, célèbre pour *La Jérusalem délivrée* (1580), puis *La Jérusalem conquise* (1593).

LA PROSE

La prose ne le cède en rien à la poésie. Depuis longtemps déjà, Thomas More (1478-1535), sacrifie sur l'autel de sa foi, a écrit son *Utopie* (*Utopia*) (1516), traduite du latin en 1551. Le fragment historique concernant Richard III, dont il est l'auteur présumé, devait marquer profondément le drame élisabéthain. Vers la fin du XVI^e siècle, d'autres courants se font jour, l'« euphuisme », terme qui désigne une forme de préciosité et de maniérisme, celle du roman de John Lyly (1554-1606), *Euphues, or the Anatomy of Wit* (1578), la pastorale* avec *L'Arcadie* (*Arcadia*) de Sidney (écrite vers 1580 mais publiée en 1590), mais aussi le roman d'aventures dont le chef-d'œuvre est *Le Voyageur infortuné* (*The Unfortunate Traveller, or the Life of Jacke Wilton*), publié en 1594 par Thomas Nashe (1567-1601) dont la verve annonce déjà celle d'un Defoe¹ ou d'un Fielding². Certes, le plus grand prosateur est sans conteste Francis Bacon (1561-1626) mais la première édition des *Essays* paraissant en 1597, il semble plus légitime de le rattacher à l'époque jacobéenne.

LE THÉÂTRE

Si l'époque élisabéthaine est riche de poètes et de prosateurs, c'est surtout au théâtre que l'intense activité littéraire trouve sa principale expression. Comme au Grand Siècle en France, le théâtre est roi. « The Elizabethan Drama » donne en effet ses lettres de noblesse à cette grande période de l'histoire littéraire anglaise.

LES ORIGINES DU THÉÂTRE ÉLISABÉTHAIN

Le succès sans précédent du théâtre tient à ce qu'il est d'abord une distraction populaire. A une époque où l'alphabétisme reste limité aux couches favorisées de la société, il est plus facile de trouver un public de spectateurs que de lecteurs. En Angleterre comme en France, les origines du théâtre sont religieuses. Au Moyen-Age on joue dans les églises *Miracles* (« Miracle-Plays ») et *Mystères* (« Mystery-Plays ») qui mettent en scène la vie du Christ et des Saints. Puis les guildes et les corporations organisent ces représentations dans la rue. Les acteurs, amateurs pour la plupart, dressent des scènes de fortune sur des tréteaux. L'on joue sur les places publiques ou dans la cour des auberges. Certaines troupes disposent d'un chariot à deux étages. A l'étage inférieur, les acteurs se déguisent ; le deuxième étage est ouvert et tient lieu de scène. Le célèbre « Theatre on Wheels » dont le succès a marqué la renaissance spectaculaire du théâtre anglais dans les années soixante de notre siècle n'est qu'une résurgence de ces modes de représentation. Aux *Miracles* et aux *Mystères* succèdent les *Moralités* (« Morality-Plays ») dans lesquelles vices et vertus sont personnifiés ainsi que tout un chacun, comme l'indique le chef-d'œuvre du genre, *Everyman* (fin du XV^e siècle). L'on préfère les pièces plus courtes, relevant souvent du comique de farce et interrompues par des attractions qui s'apparentent aux numéros de cirque. Ces *Interludes* dont un des plus célèbres est *Les Quatre P* (*The Four Ps*, 1545) de John Heywood (1497-1580) entretiennent dans le public le goût du théâtre.

LES ACTEURS

Parallèlement, les acteurs se préoccupent de leur statut. La loi assimile en effet ces « Visiteurs du soir » que sont baladins, saltimbanques, jongleurs, aux marginaux et

1. Daniel Defoe (1659-1731), romancier anglais auteur de *Robinson Crusoe* (1719), de *Moll Flandres* (1722) et de *Roxana* (1724).

2. Henry Fielding (1707-1754), auteur de *Tom Jones* (1749).

aux exclus, « rogues and vagabonds ». Ils peuvent de ce fait être incarcérés au même titre que les criminels ou les fous. Grâce à l'édit de 1572 la protection d'un grand seigneur ou d'un personnage important, dont ils sont théoriquement les « serviteurs », leur permet d'exercer leur art en toute impunité.

S'il existe toujours des acteurs amateurs, il y a de plus en plus de professionnels. L'on assiste à une floraison de troupes que les maisons seigneuriales ont à cœur de s'attacher. La première à obtenir une patente est celle de Lord Leicester en 1574 mais il y en a d'autres, celle de Lord Warwick et la célèbre « Lord Chamberlain's Company of Actors » (1594) dont Shakespeare est à la fois fondateur et acteur. Dans le souci de s'assurer une troupe permanente il n'est jusqu'à la Reine qui ne fasse appel aux jeunes choristes de la Chapelle Royale, exemple aussitôt suivi par les grandes écoles de Londres, St. Paul's, Westminster, Merchant Taylors'. Ainsi chez les acteurs l'on trouve aussi bien des adultes que des enfants. Qu'il y ait eu rivalité ne fait aucun doute. Devant Hamlet qui s'étonne : « What ! are they children ? », Rosencrantz confirme cette mode : « there is, sir, an aery of children, little eyases, that cry out on the top of question, and are most tyrannically clapped for't¹ » (*Hamlet*, acte II, scène 2).

LE PUBLIC

Il est varié et s'étend à toutes les catégories sociales. Si le répertoire de certaines troupes se spécialise — ainsi les milieux cultivés préfèrent les pièces inspirées des auteurs classiques — en général, les acteurs jouent indifféremment pour la Cour, les grands seigneurs, les universitaires, les étudiants en droit des *Inns of Court* (écoles de droit londoniennes) mais aussi pour l'homme de la rue. Cette particularité explique la grande variété de registre du théâtre élisabéthain. Il n'est guère de tragédie, si noire soit-elle, dont la tension dramatique ne soit allégée par des intermèdes comiques faisant aimablement diversion et flattant le goût du public populaire, friand de gaillardises. La diversité du public explique aussi celle des lieux de représentation. Les comédiens se produisent aussi bien dans les demeures seigneuriales, tel le château d'Elseneur qui, dans *Hamlet*, accueille « the tragedians of the city » (acte II, scène 2) que dans les cours d'auberges, les places publiques et de plus en plus les théâtres.

LES THÉÂTRES

A peine pourvus d'un statut juridique, les acteurs songent à construire des lieux spécifiques de représentation. A Londres, la construction de théâtres se heurte à l'hostilité du Conseil Municipal. Les représentations, qui attirent les foules dans l'enceinte de la Cité, sont souvent l'occasion de désordres mais aussi, à cette époque où la peste est endémique, favorisent une éventuelle propagation. Aussi joue-t-on de préférence en dehors des portes. Le « Privy Council », Conseil Privé de la Reine, soutient les acteurs contre « The City ».

Dès 1576, John Burbage, membre de la troupe de Lord Leicester, construit sur les terrains vagues de Shoreditch le premier théâtre. « The Curtain » est érigé à proximité dès l'année suivante. D'autres vont suivre, à Southwark, dont les plus connus sont « The Rose » (1592), « The Swan » (1596) et « The Globe » (1599) associé au nom de Shakespeare. Des travaux d'urbanisme récents ont permis de mettre à jour dans le sous-sol de Londres les fondations des théâtres de la Rose et du

1. « Il leur faut compter, monsieur, avec une nichée d'enfants, de petits oisillons dont les criaillements aigus couvrent toute discussion, ce qui leur vaut d'autant plus d'applaudissements furieux », Pierre Leyris et Henri Evans eds., *The Works of Shakespeare, after The New Shakespeare*, edited for the syndics of the Cambridge University Press by Sir Arthur Quiller-Couch and John Dover Wilson, Paris : Le Club Français du Livre, 1957.

Globe. Ces découvertes archéologiques apportent des renseignements précieux quant à la configuration du théâtre élisabéthain.

Il était circulaire — Shakespeare le décrit dans *Henry V* comme « this wooden O » — l'extérieur étant ovale ou hexagonal. Là encore notre époque n'a rien inventé avec le théâtre « en rond ». Au parterre (« pit »), à ciel ouvert et jonché de paille pour assourdir le bruit des spectateurs, se tenait le public populaire (« the groundlings »). Ce dernier, qui payait le prix modique d'un penny, n'avait aucun scrupule à y boire, y manger, y fumer, voire y manifester bruyamment son approbation ou sa désapprobation de l'action dramatique. D'où l'habitude de siffler pour expulser de scène le ou les personnages antipathiques. « Hissing the villain off the stage¹ » faisait partie des traditions reprises lors de la renaissance du théâtre au milieu du XX^e siècle, tradition toujours conservée à Stratford. Trois niveaux de galerie offraient des places couvertes pour un prix six fois supérieur. Enfin, le privilège, que l'on retrouvera en France au Grand Siècle, d'être assis sur des bancs ou des tabourets de chaque côté de la scène était réservé aux spectateurs les plus fortunés.

La scène, simple plancher reposant sur des tréteaux, s'avancait assez avant sur le parterre. L'existence d'une trappe permettant aux apparitions, tels les fantômes, de surgir et de disparaître à point nommé était un des seuls dispositifs techniques dont l'on disposait. Deux piliers servaient de support au plafond. L'arrière-scène était dissimulée par un rideau amovible et surmontée par un balcon avec des fenêtres. De part et d'autre, il y avait deux portes pour l'entrée et la sortie des acteurs. Hormis quelques tapisseries (« arras »), comme celle derrière laquelle se dissimule Polonius dans *Hamlet*, les décors étaient quasi inexistantes. D'où l'importance du verbe pour suppléer à cette déficience et faire travailler l'imagination du public. Dans *Hamlet*, en deux vers le décor est planté : « But, look, the morn in russet mantle clad, / Walks o'er the dew of yon high eastern hill² » (acte I, scène 1). Des pancartes brandies par les acteurs, avec des inscriptions en lettres géantes, indiquaient les divers changements de lieu. Parfois, elles avaient une valeur emblématique : un arbre symbolisait la forêt, un rocher en carton, une falaise.

A ce type de théâtre à ciel ouvert succède un théâtre couvert. En 1608, la compagnie de Shakespeare, devenue « the King's Men » en 1603, fait l'acquisition du théâtre couvert des « Blackfriars ».

Autre particularité du drame élisabéthain : les rôles féminins étaient tenus par de jeunes garçons dont la voix n'avait pas encore mué. Les femmes n'étaient pas autorisées à monter sur les planches.

LES AUTEURS DRAMATIQUES

Le drame élisabéthain évoque irrésistiblement pour l'homme du XX^e siècle le nom de Shakespeare. Sans entrer dans les polémiques obscures qui ont donné naissance à « l'énigme Shakespeare » (l'homme a-t-il réellement existé ? est-il l'auteur des œuvres qu'on lui attribue ?) — autant de questions qui se sont posées pour un autre grand génie littéraire, Homère, et qui sont liées pour le dramaturge élisabéthain aux problèmes techniques de la publication et de l'impression des pièces — il est important de préciser que ce n'est qu'avec le recul historique que le nom de Shakespeare a émergé de manière aussi éclatante de la myriade d'auteurs dramatiques de la période élisabéthaine. Il est peu probable qu'au moment où il jouait et écrivait il ait été reconnu comme celui qui allait incarner le génie du siècle. Tout au plus devine-t-on, comme Greene, qu'il allait supplanter ses rivaux lorsque ce dernier, dans

1. « Chasser de scène le traître en le sifflant ».

2. « Mais voyez, l'aube en vêtements de bure/Foule à l'orient, là-bas, la rosée des hautes collines », Pierre Leyris et Henri Evans eds., *The Works of Shakespeare, after The New Shakespeare, op. cit.*

un pamphlet, conseille à ses amis de renoncer au théâtre pour faire place à « the only shake-scene in a country¹ ».

Les plus notables prédécesseurs de Shakespeare, dont la carrière précède ou chevauche la sienne, forment le groupe des « *University Wits* ». Formés à l'Université et versés dans les auteurs classiques, ces jeunes gens voient dans le théâtre une voie rapide vers la gloire et la fortune. Si les plus notables de ces « beaux esprits » sont Marlowe, Kyd, Lyly, Peele et Greene, seuls les deux premiers gardent une certaine notoriété.

- Christopher MARLOWE, né la même année que Shakespeare, (1564-1593) est incontestablement un des plus doués. Sa mort tragique à vingt neuf ans lors d'une rixe dans un cabaret de Deptford illustre bien la vie de bohème menée par ces mauvais garçons dont les activités, souvent louches — Marlowe était peut-être un espion à la solde du gouvernement anglais — n'étaient pas que littéraires. On lui doit *Tamburlaine the Great* (représenté en 1587 mais publié en 1590), *The Tragical History of Doctor Faustus* (publiée en 1592), *Edward II* (publié en 1594) et *The Jew of Malta* (publié en 1633). Que ce soit la volonté de puissance chez Tamburlaine le conquérant, la soif de savoir chez Faust, la violence de la vengeance chez le juif de Malte, les héros de Marlowe sont la proie de passions irrépressibles qui les mènent inévitablement à l'accomplissement de leur destin tragique dans la mort.

- Thomas KYD (1557 ?-1595 ?), auteur de *The Spanish Tragedy* (1587), inspire la veine des « murder plays » très populaires, à laquelle appartiennent *Arden de Faversham* et *A Yorkshire Tragedy*, pièces anonymes. L'influence de Sénèque que l'on commence à connaître en traduction marque très fortement les productions de ces « University Wits ». Cette source d'inspiration classique était déjà perceptible dans *Gorboduc or Ferrex and Porrex*, œuvre des deux juristes *Sackville* et *Norton*, jouée dès 1561. La violence qui s'y déploie et le goût de l'horreur, le thème de la vengeance, la présence de spectres, la vanité du pouvoir que peut faire basculer à tout moment la roue de la fortune se retrouvent dans le théâtre de Shakespeare.

Au nombre de ses contemporains, d'autres dramaturges, plus besogneux, font sombrer le drame dans le mélodrame ou la grandiloquence. John MARSTON (1575 ?-1634) avec *The Malcontent* (1604), George CHAPMAN (1559 ?-1634) avec *Bussy d'Ambois* (1598) et *The Revenge of Bussy d'Ambois (La Vengeance de Bussy d'Amboise)* (1614) dont Dumas s'est sans doute inspiré dans *La Dame de Montsoreau*, John WEBSTER (1580 ?-1625 ?) avec *The White Devil (Le Diable blanc)* (1611) et *The Duchess of Malfi (La Duchesse de Malfi)* (1612), Cyril TOURNEUR (1575 ?-1626) avec *The Revenger's Tragedy (La Tragédie du vengeur)* (1607), John FORD (1586-1639?) dont *Tis Pity She's a Whore (Dommage qu'elle soit une prostituée)* reste encore jouée de nos jours. A cette liste qui ne prétend nullement être exhaustive il faut encore ajouter les noms de BEAUMONT (1584-1616) et FLETCHER (1575-1625) qui écrivent en collaboration *The Knight of the Burning Pestle (Le Chevalier du pilon ardent)* (1609), tragi-comédie dans laquelle la parodie se mêle au drame.

Parallèlement à cette veine tragique, la comédie ne perd pas ses droits. Le répertoire est là encore influencé par les auteurs latins, Plaute et Térence, mais aussi la *commedia dell'arte*. Avec *The Shoemaker's Holiday (Jour de fête du cordonnier)* (1600), Thomas Dekker écrit une comédie joyeuse dans un registre bourgeois et populaire. Toutefois c'est l'ami et le rival de Shakespeare qui représente le mieux la comédie et en change la nature. La comédie romanesque laisse la place à la comédie des « humeurs ». Cette théorie repose sur la conception hippocratique de l'existence

1. « Seul capable d'ébranler les planches ».

en chaque homme de quatre humeurs corporelles, sang, bile jaune, bile noire, flegme. La prédominance de l'une d'entre elles détermine son caractère. Hypothèse médicale dont Ben Jonson (1572-1637) donne une éclatante illustration littéraire avec *Every Man in His Humour* (1598) et *Every Man out of His Humour* (1599). Néanmoins, c'est grâce à *Volpone* (1606) qu'il reste dans les mémoires.

Cette profusion de noms et d'œuvres, dont beaucoup sont omis ou n'ont pas survécu au temps suffit à attester l'éblouissante floraison dramatique qui marque l'époque dite « élisabéthaine ».



Le théâtre élisabéthain puise à de nombreuses sources. Sources culturelles d'abord : au nombre des auteurs classiques, fondements de l'humanisme, les grands comiques latins Plaute et Térence, puis la *commedia dell'arte* mais surtout Sénèque, davantage apprécié comme dramaturge que comme philosophe. Son influence infléchit le théâtre vers le drame. Sources historiques, souvent nationales : essentiellement *The Chronicles* de Raphael Holinshed qui en illustrant la grandeur et la décadence des empires mettent l'accent sur la chute et le châtement, inéluctables conséquences d'une ambition démesurée défiant les lois divines.

Cette variété de sources implique une variété de ton. Si le théâtre élisabéthain est d'essence tragique, le comique n'y perd pas ses droits. Sa grande originalité est qu'il échappe à toute tentative d'enfermement dans les catégories traditionnelles. Défiant la loi des genres littéraires, il mêle comique et tragique, ce qui satisfait du même coup la diversité du public auquel il s'adresse.

La suprématie de Shakespeare s'impose aujourd'hui de façon éclatante sur cette pléiade de dramaturges auxquels il serait injuste cependant de dénier du talent. Cette évidence n'était pas reconnue à l'époque comme en font foi les piques parfois venimeuses dont il fut la cible. Seul, son ami Ben Jonson salue sa mémoire en ces termes dans la Préface à la *First Folio Edition of Shakespeare's Works* (1623) :

Soul of the age,
The applause, delight, the wonder of our stage,
My Shakespeare, rise¹ !

Puisant sans vergogne aux mêmes sources d'inspiration que ses contemporains, Shakespeare sait modeler ces matériaux bruts avec la souplesse et l'habileté que seul donne le génie poétique. La verve gaillarde d'un Falstaff et le comique de farce n'excluent pas la délicatesse et le merveilleux dont sont empreintes les comédies romantiques. Jamais les pièces historiques ou les grandes tragédies ne sombrent dans le mélodrame. En dépit de leur dénouement souvent sanglant, elles ont la noblesse et la grandeur de la tragédie authentique. Elles élèvent l'âme et la purifient par cette « catharsis* » dont le théâtre antique tirait sa gloire.

1. « Ame du siècle, / Que notre scène applaudit parce que tu la charmes et l'émerveilles / Shakespeare, mon héros, ressuscite d'entre les morts ! »

L'ÉNIGME SHAKESPEARE

Sylvia de Chirinos

William Shakespeare : le nom est mondialement connu ; ses œuvres sont traduites et jouées dans le monde entier, des citations de ses pièces sont incorporées dans le langage de tous les jours, souvent sans que tout un chacun sache qu'il « fait du Shakespeare ». Dans le *Oxford Dictionary of Quotations*¹, il y a davantage de pages consacrées aux citations de Shakespeare qu'à celles de la Bible.... Qui est-il donc, ce Monsieur Shakespeare ? Que connaissons-nous de source sûre le concernant ? Là, le mystère demeure. Nous entrons dans le domaine des conjectures. Malgré maintes recherches pour élucider sa vie, son activité professionnelle, la date exacte de ses pièces, voire retrouver le texte d'origine, nous nous trouvons toujours devant un écrivain et acteur — homme public par excellence — qui s'est réservé une vie privée en marge de notre curiosité. Ce grand homme se soustrait à notre enquête en quelque sorte et élude nos questions.

A commencer par sa date de naissance... En l'an 1564, Stratford-upon-Avon dans le comté de Warwick, est une petite ville maraîchère florissante dans cette période calme que connaît l'Angleterre, maintenant protestante, une vingtaine d'années après l'époque agitée de la Réforme avec ses conflits religieux. Pourtant, ce grand changement a laissé des traces dans la mentalité de la population. Les gens ont dû réfléchir, repenser leur vie, leur religion, prendre parti ou cacher leur pensée profonde car le Catholicisme n'a plus droit de cité. L'Angleterre prospère de cette deuxième moitié du règne d'Élisabeth I^{re} (1533-1603 ; règne 1558-1603) est propice aux philosophes, aux écrivains : les arts et le théâtre vont connaître un véritable essor. On peut citer « The Durham House Set », un groupe de promotion des mathématiques, de l'astronomie et de la navigation (voir les voyages de Colomb et de Drake²). Comme François I^{er}, le père des Lettres, au début du 16^e siècle en France, Élisabeth I^{re} protégera les arts et les lettres en Angleterre. Parmi les nombreux contemporains de Shakespeare, notons les écrivains : Marlowe, Sidney, Lyly, Spenser, Kyd, Nashe, J. Donne, Jonson... et les traducteurs, Jacques Amyot³ et North pour Plutarque, Chapman pour Homère, Spenser pour Joachim du Bellay et Florio pour les *Essais* de Montaigne.

Le rideau se lève. Les écrivains et les acteurs peuvent entrer en scène. C'est dans ce monde que naît William, troisième des sept enfants de Mary Arden, fille et héritière d'un riche propriétaire terrien et de son époux John Shakespeare, commerçant respecté, membre du conseil municipal, même maire à une époque et qui, pourtant, n'a pas consigné la date de naissance de William, le premier fils de sa

1. Le Dictionnaire de Citations d'Oxford.

2. Le premier Anglais à faire le tour du monde. Amiral, anobli par la reine. Grâce à Sir Francis Drake, la marine devint l'un des atouts majeurs de la politique extérieure du royaume.

3. J. Amyot : traducteur français des *Vies parallèles des hommes illustres* de Plutarque.

famille. Son baptême figure dans les registres de l'église du 26 avril 1564, mais l'énigme subsiste quant à sa date de naissance. Puisqu'il meurt le 23 avril 1616, certains écrivains choisissent de le faire naître le 23 avril ; puisque ceci est également la fête de George, saint patron de l'Angleterre, la date inventée retient l'attention et entre dans la tradition.

L'enfance et l'éducation de Shakespeare nous offrent un deuxième mystère non élucidé. A-t-il fréquenté l'atelier du père, gantier et spécialiste des articles de cuir ? A-t-il souffert des revers de fortune de ce père qui, après une période de prospérité à l'époque où il était maire en 1568, a dû vendre des terres et hypothéquer des propriétés pour faire face à ses dettes ? Avec tant de problèmes, son père ne siégeait plus aux réunions municipales et William a dû en avoir connaissance lorsque celui-ci a été radié de sa fonction.

I - LE MYSTÈRE DE SA CULTURE : OÙ A-T-IL ACQUIS TOUT CE SAVOIR ?

Quant à son éducation, nous pouvons être certains que William Shakespeare fréquentait l'église car ceux qui ne se présentaient pas aux dévotions dominicales étaient passibles d'amendes. La richesse et la quantité d'allusions et de citations bibliques — de l'Ancien et du Nouveau Testament — qui se trouvent dans son œuvre attestent non seulement de son assiduité mais aussi qu'il écoutait et retenait fort bien tout ce qu'il entendait, même si nous n'avons pas la preuve qu'il ait été lui-même un chrétien convaincu. Au contraire, son théâtre semble laisser transparaître un certain scepticisme concernant la religion. A la mort de John Shakespeare on a trouvé un témoignage signé de sa main affirmant que lui et sa famille étaient catholiques, religion persécutée sous Élisabeth I^{re}.

Nous savons que Shakespeare possédait des rudiments de grec et de latin car l'érudite Ben Jonson (1572-1637) écrivit, non sans malice, qu'il savait « peu de latin et encore moins de grec » ! Il était plus que probable, qu'étant d'un statut social élevé, John Shakespeare veillerait à éduquer son fils. De toute façon, sa culture classique et moderne atteste d'une curiosité sans limite ainsi que d'un appétit de lecture très vaste. L'œuvre de Shakespeare démontre sa familiarité avec les ouvrages d'Horace, Ovide, Sénèque, Virgile... Mais où a-t-il acquis tout ce savoir ? Stratford-upon-Avon possédait un « lycée » — The King's New Grammar School — le nouveau lycée du roi. Nous ne pouvons attester avec certitude de la scolarité de William dans cet établissement. A l'époque élisabéthaine ces établissements avaient bonne réputation. Ils recevaient des enfants à partir de six ou sept ans une fois acquises les bases de l'alphabet, de l'arithmétique et bien sûr de la religion dans les « petty schools » ou petites écoles. Au lycée l'enseignement était surtout consacré à l'étude de la grammaire latine. Au vingtième siècle encore, le terme anglais qui désigne un lycée est « Grammar School », école de grammaire.

Novembre 1582. Une date précise. Shakespeare, âgé de dix-huit ans, se marie. La coutume veut que les bans soient annoncés à l'église trois dimanches de suite. Il n'y en a pas trace. Sa femme, Anne Hathaway, fille d'un fermier des environs, a vingt-six ans et donne naissance à leur fille, Susanna six mois plus tard, ce qui peut expliquer leur demande d'un permis spécial pour se marier sans respecter ce délai. Des jumeaux naissent en 1585.